

LE FIGARO demain



MÉDIATION ANIMALE
PEYO, UN CHEVAL HORS DU COMMUN
AU SERVICE DES MALADES
EN SOINS PALLIATIFS **PAGE 42**

HANDICAP
LES BOBOS À LA FERME,
UN LIEU DE RÉPIT INNOVANT
POUR LES AIDANTS **PAGE 43**



Vivre autrement

Ils ont choisi de sortir des sentiers battus pour se mettre au vert, rejoindre un collectif ou adopter un mode de vie itinérant. Quitte à faire passer au second plan leur carrière. À l'instar de Maximilian Schnell, qui vit depuis dix ans de sa passion à vélo. Analyse d'un phénomène de société. **PAGES 38 ET 39**



L'aventurier
Maximilian Schnell,
en pleine traversée du désert
de sel d'Uyuni (Bolivie),
en décembre 2023.

NINA RIDDER, UNIVERSAL STUDIOS, FRANÇOIS BOLUCHON / LE FIGARO

> ÉDITORIAL

LA REVANCHE DE NOS CAMPAGNES

La France ne se résume plus à Paris. Il faut dire qu'avec la fin de l'exode rural une page s'est tournée. La ville mangeuse d'hommes recrache désormais petits et grands, las d'être à l'étroit dans des surfaces millimétrées. Aux yeux de ceux qui se sentent asphyxiés par la pollution, fatigués des temps de trajet et en mal de verdure, les régions représentent un horizon ô combien désirable. D'autant qu'il revient parfois moins cher de rénover une bâtisse ayant une histoire dans un village pittoresque que de devenir propriétaire d'un studio dans la capitale. Cette dynamique centrifuge dépasse largement le cadre du télétravail, qui permet à certains citadins de s'exiler à volonté, et pas seulement à Dubaï. Car les campagnes, longtemps victimes d'une certaine condescendance, tendent les bras aux citadins et ne manquent pas de vitalité. Ces nouveaux pôles d'attraction représentent même de véritables laboratoires d'innovation. Non sans défis pour autant. Serait-ce la revanche des Girondins sur les Jacobins ? En période de campagne électorale, aux hommes politiques d'en mesurer toute la portée.

CAROLINE DE MALET

Retrouvez
notre rubrique
«Le Figaro demain» sur :
www.lefigaro.fr/demain

«Tu m'entends bien ? Car j'ai deux bonnets, il fait très froid.» Voilà comment démarre notre entretien avec Maximilian Schnell, un soir de mars. Cet aventurier de l'extrême se trouve alors sous la tente, dans les Dolomites, à 200 mètres de la limite pluinéige. Car la journée, il pédale. C'est plus fort que lui. D'ailleurs, il ne s'est pas arrêté de pédaler depuis dix ans. Il en est à 275 000 kilomètres parcourus à vélo dans une cinquantaine de pays. Pourtant, son avenir semblait tout assuré à sa sortie de l'ESCP, après une prépa au lycée Henri-IV. Au terme d'une année en alternance chez Nature & Découvertes, il refuse le CDI qu'on lui propose. «Je n'étais pas plus motivé par cette vie professionnelle que par mes études. Après l'ESCP, j'ai préféré tracer ma propre route plutôt que m'engager dans la carrière balisée qui m'attendait.» «Quel gâchis !», pense alors son grand-père, déçu. «Je me sentais redevable à l'égard de mes grands-parents qui m'ont hébergé à Paris pendant mes études et cette incompréhension a précipité mon choix de lever le camp.» Il faut dire que la bougeotte, Maximilian l'a depuis tout petit. Né en Italie d'une mère française et d'un père allemand, qui vivent aujourd'hui à Zurich, il a grandi en Espagne, en Allemagne et en Grèce. L'appel du large prend alors le dessus. Le jeune diplômé polyglotte, qui

déjà fait un déménagement à vélo en direction de Madrid quelques années auparavant, s'offre deux années de césure. Direction les Balkans et l'Afrique de l'Est, en vivant sur ses économies, provenant de ses livraisons à vélo dans la capitale et de traductions (vers l'allemand et l'espagnol). En 2019, le nomade se lance son premier défi : la traversée de l'Amérique du nord au sud. «J'avais une forme d'insouciance que j'ai perdue, reconnaît le jeune homme aujourd'hui âgé de 32 ans. Par exemple, j'ai eu de la chance que l'Alaska soit praticable, alors qu'il est en principe encore complètement givré mi-avril.» Les journées s'enchaînent, à raison de 150 à 200 km par jour, suivies de soirées à plancher sur ses traductions. Mais la chance tourne. L'aventurier affronte le désert d'Atacama déjà fatigué par ce rythme et le bruit des cultures latines. Et là, rien ne se passe comme prévu. «J'avais 13 litres d'eau pour dix à douze heures de traversée, sans difficulté particulière.» C'était compter sans le désert de sel chilien, qui dessèche terriblement. «J'ai bu 5 litres la première heure et compris que je n'y arriverais pas avant la nuit glaciale.» Le voyageur solitaire a beau faire du stop, aucun ouvrier de la mine de sel qui rentre en camion chargé ne s'arrête. C'est que le Covid-19 s'en donnant à cœur joie en Europe, ces derniers ont interdicté de s'approcher

Après l'ESCP, j'ai préféré tracer ma propre route plutôt que m'engager dans la carrière balisée qui m'attendait »

Maximilian Schnell

d'un étranger. Le salut lui viendra d'un chauffeur qui accepte de rouler lentement pour qu'il profite du phénomène d'aspiration en se collant derrière lui. C'est littéralement brûlé qu'il arrive à Santiago du Chili, où il réalise l'ampleur de la crise sanitaire. Le Français prend un des derniers avions pour Paris et passe le confinement à faire des livraisons. **Autonomie et minimalisme** Deuxième défi fou, en 2021 : cycliste aguerri, il ne passe pas inaperçu à l'assaut des trois grands tours mythiques d'Europe, le Giro, le Tour de France et la Vuelta, qu'il parcourt, à 24 heures d'écart avec le peloton, transferts inclus, en autonomie totale avec son chargement de 30 kilos. Mais une fois passée la première semaine en Espagne, à la fin, «c'était trop plat» pour ce grand blond au physique athlétique qui, près du but, faute d'adrénaline, rebrousse chemin, jugeant son défi relevé. Rien de tel que la montagne en gravel. «Je pensais m'arrêter après mon "deux mille challenge" - 200 cols bitumés à plus de 2000 mètres d'altitude des Alpes et des Pyrénées, à l'été 2023, mais cela m'a remotivé.» Car aujourd'hui, ce qu'aime ce nomade dans l'âme, c'est partager son mode de vie minimaliste et inspirer, même s'il ne se considère pas comme écologiste. Surtout, à force de créer des itinéraires pour les autres, tant des particuliers que

des organisateurs de randonnées et d'événements, dont il est l'ambassadeur, le traceur à fini par faire de cette passion son gagne-pain. À lui la liberté, les bivouacs, les grands espaces et les rencontres avec des compagnons de route, sans oublier aussi les journées sous la pluie où les douches glacées l'hiver ! Trés présent sur les réseaux sociaux, ses performances hors norme impressionnent. Des partenaires lui fournissent du matériel à tester, comme Decathlon, dont les ingénieurs de la R&D le surmontent «la machine à accélérer le temps» tant il met à l'épreuve ses vélos. «J'étais complètement déconnecté de la réalité tant je me suis endurci», réalise aujourd'hui celui qui apprécie une bonne douche chaude l'hiver. Car «c'est ça le plus dur». Après dix ans à pédaler sans interruption - avec seulement dix jours de répit - ce sans domicile fixe qui a des affaires un peu partout, à droite et à gauche, mais pas de port d'attache, vient de se poser avec sa compagne allemande, Nina, fiscaliste, qui s'est mise au vélo et le suit depuis plusieurs années. Le couple a opté pour Balzano, dans le Sud-Tyrol en Italie germanophone, au pied des Dolomites. Histoire de pouvoir lever le camp dès que la pédale dérange Maximilian. En mai, il ira au mariage de son frère dans le Sud-Ouest... à bicyclette. ■

C.M.

Écolieux : quand retour à la nature rime avec restauration du patrimoine

Caroline de Malet Envoyée spéciale à Local-Mendon (Morbihan)

De plus en plus de néoruraux, en quête de vert, de convivialité, voire de spiritualité, aspirent à rejoindre des collectifs, dans d'anciens monastères, couvents, fermes ou châteaux. De quoi contribuer à rénover des édifices menacés.

N ombreux en ont rêvé, eux l'ont fait. Avec ses vingt hectares de terrain, son imposante serre semi-enterrée, son plan d'eau, son verger, ses bois et sa végétation luxuriante aux beaux jours, l'écovillage de Keruzerh a de quoi séduire bien des citadins en mal de verdure. D'autant que c'est bien plus qu'un lieu de vie et une ferme bio, où travaille une partie de ses habitants. C'est aussi un tiers-lieu, où déroulent de nombreuses formations et animations ouvertes vers l'extérieur, sous la houlette de l'association Demain en main.

On est accueilli par Julien Leray, petites lunettes ovales et chapeau de paille vissé sur la tête, cofondateur du lieu avec sa femme Hélène. Ces deux Parisiens, respectivement diplômé de l'École Centrale de Lyon et agrégée de mathématiques, ont débarqué en Bretagne en 2018. « À quatre dans 50 mètres carrés, après avoir travaillé à La Défense et à Nanterre, notamment chez Vinci dans le recyclage des matériaux pour ma part et comme enseignante pour Hélène, nous avions envie de revenir dans notre région d'origine », explique ce dernier. Le couple se met alors en quête d'un logement avec terrain. Las, dans le Morbihan, près de la mer, le moindre mètre carré s'arrache à prix d'or.

« Au départ, nous n'avions pas en tête de créer un écovillage, mais acheter plus grand à plusieurs s'est avéré la meilleure solution », raconte Julien. Quelques posts sur les réseaux sociaux et un certain nombre de réunions à une vingtaine plus tard, le couple a sélectionné les six foyers les plus motivés pour créer un collectif. L'achat d'un ensemble de trois maisons alors louées en gîtes à rénover – certaines étaient en ruines – aura pris plusieurs années. C'est dans la salle polyvalente, située dans l'unique gîte actuellement proposé à la location, que Julien nous reçoit, sous l'appartement de l'ancienne propriétaire, qui en a conservé l'usufruit. C'est également là que les six foyers se réunissent le mardi soir pour faire le point sur les différents chantiers de l'écovillage et déjeunent ensemble deux fois par semaine.

Les bâtiments d'habitation sont disposés autour d'une même jolie cour au charme typiquement breton. Chaque famille a son propre logement et verse un loyer modéré à la coopérative. « Quand nous sommes arrivés dans ce qui était autrefois l'étable, nous avons rénové une partie nous-mêmes en basse consommation avec Michel », explique Isabelle. Tous deux avocats, ils ont également installé une chaudière alimentée par les panneaux photovoltaïques posés sur le toit ou des pellets. L'électricité générée par les panneaux solaires du gîte, est, quant à elle, revendue à Engie.

Activités variées

L'initiative est loin d'être isolée. Écolieux, éco-hameaux, fermes collectives, habitat participatif ou même communautés : ces collectifs qui jalonnent le territoire suscitent un certain engouement. La coopérative Oasis, créée en 2014 pour les soutenir, recense 1500 projets, dont 800 finalisés. « On observe deux dynamiques favorables à ce phénomène : la recherche de contact avec la nature et de lien social. Les écolieux répondent à ces deux attentes », analyse Guénèlle Gault, sociologue, professeur associée à l'Université Paris Cité et directrice générale de l'Obsoco (Observatoire Société & Consommation). En effet, à en croire ce dernier*, 55 % des Français aimeraient vivre ailleurs et pour 40 % d'entre eux, l'idéal serait un lieu proche de grands espaces de nature. Par ailleurs, 77 % accordent de l'importance aux liens avec les habitants de leur territoire.

Si la plupart de ces sites sont des écolieux, qui reposent sur le respect de la nature, la solidarité et l'animation locale, leurs occupants exerçant les métiers les plus variés, certains se distinguent par des activités thématiques : résidences artistiques (Moulinage de Chiroles), accueil de personnes en situation de



handicap (L'Archipel de la Vallée en vallée de Chevreuse), espaces de coworking (le Vesveaux-Mère, en Ardèche) ou encore échanges interculturels (château de Langenberg, en Alsace, près de la frontière allemande). Quant à Comm'un château, ses membres proposent des chambres d'hôtes dans le château de

Bardebonne, au pied du Vercors, où ils ont pris leurs quartiers.

Plus de la moitié de ces initiatives contribuent à rénover un patrimoine ancien. Guère surprenant, sachant que 85 % d'entre elles sont lancées en milieu rural. Monastères, anciens couvents ou châteaux : le patrimoine français regorge

1. À l'écovillage de Keruzerh, sur vingt hectares, une serre, un plan d'eau, un verger et des bois entourent les six logements rénovés.

2. Le Vesveaux-Mère, installé dans un ancien couvent du XI^e siècle, devenu plus tard une maison de retraite, propose des espaces de coworking et des salles à louer.

3. Rachetée en 2013, la ferme du Suchel a été restaurée avec des matériaux biosourcés, grâce à l'aide de chantiers bénévoles.

ECOVILLAGE DE KERUZERH : ALEXANDRE SATTLER / FERME DU SUCHEL

de sites désaffectés. Nul ne sait ce qu'il serait advenu de l'ancien monastère de la Chau, en Bourgogne, si l'association propriétaire de l'édifice religieux, à la recherche d'un repereur en 2019, n'avait rencontré Martin, architecte, et Amandine, alors maraîchère en devenir. Le jeune couple portait alors un projet collectif, avec des valeurs chrétiennes proches de la communauté de Taizé. Baptisé Les Renouées, il est aujourd'hui installé à 5 minutes à vélo du village de Cuisery et 20 minutes de la gare de Tournus.

D'où l'importance de l'aspect financier pour mener à bien ces rénovations. Tous n'ont pas la chance d'être soutenus par le Loto du Patrimoine, comme le Moulinage de Chiroles. Cette ancienne usine à soie a été reprise en 2019 par un collectif de jeunes, qui n'hésitent pas à mettre la main à la pâte.

Les porteurs de projets peuvent parfois compter sur l'appui des pouvoirs publics ou d'institutionnels. Le Vesveaux-Mère a ainsi bénéficié de subventions publiques, en sus des dons. C'est principalement avec l'aide du diocèse de Lyon et de la fondation Sainte-Irénée que les bâtiments de l'éco-hameau de la Bénission-Dieu près de

Roanne (Loire) ont été rénovés. Il faut dire que la dimension spirituelle est particulièrement marquée dans cet éco-hameau catholique. La dizaine de foyers installée s'efforce d'y appliquer les principes de l'écologie intégrale, inspirés par l'encyclique Laudato si' du pape François (2015). Si chaque foyer dispose de son logement indépendant, la vie y est rythmée par des chantiers communs et des temps de prière partagés.

Quant aux membres de la coopérative Oasis, ils peuvent bénéficier de ses financements. En effet, 10 millions d'euros d'économies confiées par 700 épargnants ont été redistribués à 65 structures. Membre de Finansol, la structure a d'ailleurs été lauréate du Grand prix de la finance solidaire en 2022. Car du côté des banques, il n'est pas toujours simple de décrocher un prêt. Souvent, chaque membre investit aussi, selon ses moyens, une compensation étant parfois prévue au niveau du loyer. Mais pas toujours. Isabelle et Cécile ont apporté 150 000 euros lors de leur arrivée à la ferme de Keruzerh. Et ce sans compensation de la part de ceux qui ont moins mis au pot. Car, justifie Julien Leray, « notre fonctionnement est basé sur le principe de l'équité et non de l'égalité ». Ce qui ne pose aucun problème à Cécile : « Je préfère que mon argent soit placé dans l'écovillage qu'à la banque ».

Bilan carbone deux fois moindre

Il y a une forme d'engagement à s'investir dans une telle aventure. Ces néoruraux contribuent à revitaliser le territoire, à travers leurs activités locales - marché bio, formations, location de salles, artisanat et autres animations culturelles avec les habitants des alentours. Ils se distinguent également par leur empreinte carbone. En effet, leurs habitants rejettent deux fois moins de CO₂ qu'un Français moyen (5,4 contre 9,9 tonnes), selon une étude du cabinet Carbone 4 pour la coopérative Oasis. D'ailleurs, 83 % de leurs membres considèrent que vivre en écolieu leur a permis de contribuer à une action collective en faveur de l'intérêt général.

« C'est idéal pour des familles avec de jeunes enfants : il y a de nombreux avantages, entre la vie au vert et l'entraide qui peut exister sur place », synthétise Mathieu Labonne, ancien directeur général du Mouvement Colibris qui a lancé la coopérative Oasis. Les seniors y voient pour leur part un moyen de rompre leur solitude. « Mais cela peut être plus compliqué pour cette génération, qui n'a généralement pas expérimenté la colocation, contrairement à de nombreux jeunes d'aujourd'hui », note ce dernier. La coopération aide notamment les volontaires à réaliser leur projet en proposant un « parcours pépinière » de six mois via son incubateur, qui forme 50 porteurs de projet par an. Car « gérer un collectif, ça s'apprend », affirme Julien Leray, passé par là.

Si de plus en plus de Français aspirent à se lancer dans l'aventure, le parcours est cependant semé d'embûches. Trouver les partenaires idéaux est loin d'être aisé. Il suffit de trainer sur le groupe Facebook Écovillages, écohameau, écoquartier, éco-locations, etc. pour constater que l'offre et la demande concordent rarement du premier coup. « Après le Covid, il y a eu un engouement mais certains ont été trahis par la question du financement et le chiffre d'une centaine de nouveaux lieux créés par an est stable », constate Mathieu Labonne. Selon lui, « les deux principaux écueils sont la dimension financière et les conflits humains ». C'est ainsi que certains habitants de la première heure du Vesveaux-Mère ont mal vécu l'ouverture du lieu à l'extérieur. À l'écovillage de Keruzerh, il y a aussi eu des tensions en 2023, sur la vision à long terme, qui ont entraîné des départs, remplacés depuis. Mais l'équipe, qui s'est fait accompagner par une médiatrice, a tenu. Ce qui incite Julien Leray à conclure : « Nous sommes un projet collectif mais pas communautaire ; c'est la clé du succès ».

* Quatrième vague de l'Observatoire des usages et représentations des territoires : qualité de vie et transition écologique.

Des maisons tournesol, pour capter les rayons du soleil à volonté

De même que les moulins tournent pour être orientés selon la direction du vent, l'idée d'une habitation tournant sur elle-même pour capter les rayons du soleil, sur le modèle des tournesols héliotropes, n'est pas nouvelle. Le principe est celui d'une habitation circulaire dont la pièce principale reste baignée de lumière en hiver - d'où une économie de chauffage - ou à l'ombre, pour gagner en fraîcheur en été. François Massau, dit la femme, malade, avait besoin de soleil, a construit lui-même sa maison orientable à la sortie de Wavre en Belgique. Le premier bâtiment capable de tourner sur lui-même sans devoir faire demi-tour fut ainsi inauguré en 1958, à l'occasion de l'Exposition universelle de Bruxelles. Et ce avec l'aide d'un moteur électrique de faible puissance et d'un système rotatif, supportant un plateau mobile. D'autres ont vu le jour depuis. La société Domespace, née en Bretagne dans les années 1980, en a fait pousser deux cents comme des champignons,

avant de mettre la clé sous la porte. En Allemagne, Heliotope, maison à énergie passive conçue par l'architecte Rolf Disch, a même pris la forme d'un géant d'acier et de verre cylindrique de 18 mètres de haut. Plus récemment, un « Géotrouvetout »,

Jean-Christophe Lecocq, a bâti son logement rotatif près de Montluçon avec des matériaux de récupération. Grâce à une vieille pelletieuse fixée sur un semi-remorque, sa maison tournesol lui permettrait de gagner 14 à 15 degrés.



Deux cents maisons Domespace rotatives ont été installées en France.

PATRICK FELLUS/PHOTODISC/ALFANCE VIA AFP

En voiture Simone! Quatre roues et la route comme horizon

Noïwenn Jaumouillé Les Fourgs (Doubs)

Entre quête de liberté, minimalisme et envie d'aventure, la «vanlife» séduit des profils de plus en plus variés de Français. Rencontre avec ces nomades des temps modernes.

Laura* sort une tête de camion, et un large sourire : « Vous n'avez pas peur des chiens j'espère ? » Dans l'habitacle, deux canins et un félin se disputent un territoire où chaque centimètre carré est compté. Meubles assortis, murs boisés et plantes vertes, la déco est soignée. « Ces plantes qui poussent sans lumière, ma plus grande fierté », s'enthousiasme la jeune femme, tandis que son compagnon Thomas*, dans le salon, a attaqué l'apéro. La chaleur du véhicule, renforcée par le plat qui gratine au four, contraste avec le froid qui règne sur le parking de Bourgogne-Franche-Comté, où le couple de trentenaires, qui a troqué il y a cinq ans la sédentarité pour une vie en camion, crèche depuis quelques semaines.

Une vie sur roues plébiscitée par un nombre croissant de Français : en 2024-2025, les immatriculations de véhicules aménagés neufs ont progressé de 8%. « Le phénomène reste très difficile à quantifier, mais il y a visiblement eu une vraie recrudescence des modes de vie nomades depuis le Covid », constate la sociologue Émilie Auger, du Centre Émile Durkheim à Bordeaux.

Au-delà de la «vanlife» de jeunes nomades digitaux médiatisée sur les réseaux sociaux, le phénomène touche des profils plus divers : familles avec enfants, couples, retraités, saisonniers agricoles... qui se reflètent dans une palette toujours plus large et optimisée de maisons roulantes - voitures, vans, camions et autocars aménagés, camping-cars... Il y a ceux qui repapent « un vieux pépère de 1992 » pour 30 000 euros au total, comme Thomas, ou « un car de 57 places » dans le cas de Patrice, Valérie et leurs deux enfants - « la famille Carapat » sur YouTube. Et ceux qui investissent, comme Jean-Christophe, 150 000 euros pour une « grosse caravane américaine condensant le confort technologique et pratique du style de vie actuel »...

S'il diffère en fonction des moyens, du nombre de voyageurs et de l'objectif poursuivi, le véhicule répond à une aspiration commune : un minimalisme (plus ou moins sophistiqué) et de l'autonomie en eau et en électricité.

« Nous avons troqué une maison avec trois garages archi-pleins pour 25 mètres carrés où tout est utile », se satisfait Nathalie et Luc qui, dans le cocon de leur autocar converti en appartement, n'ont pas renoncé au confort. Ce nomadisme peut ensuite prendre des formes très variées : certains comme Thomas et Laura continuent à travailler dans des spots où ils s'arrêtent.

D'autres, comme Nathalie et Luc, ont tout vendu et vivent de leurs économies ou de leur retraite, se consacrant à sillonner les routes à la découverte de la France et de l'Europe.

Quant à la famille Carapat, elle a trouvé, grâce à la monétisation de ses vidéos YouTube, une autre source de revenus.

À l'origine de la décision de larguer les amarres, il y a souvent un déclencheur, un moment de vie charnière, où il est temps « de redécouvrir de son identité à travers des choix de mobilité et de modes de vie dans une société très individualisée où il nous appartient de donner sens à notre existence », analyse le sociologue Hervé Marchal : le départ du dernier enfant de la maison pour Nathalie et Luc, quinquagénaires, le passage à la retraite pour Jean-Christophe, ou la vente de leur centre équestre pour les Carapat. Les ressorts profonds de ce choix traduisent un désir commun de liberté, de dépeuplement, de contact avec la nature... « J'avais toujours eu l'espoir d'un jour ne plus avoir d'obligations », explique Luc, salarié en disponibilité. Les contraintes, le travail, le manque de reconnaissance... Notre rythme de vie était dingue. »

« Il y a souvent une volonté de rompre avec un modèle de société qui ne convient pas, pour tenter autre chose »

Émilie Auger Sociologue au Centre Émile Durkheim à Bordeaux

Il y a souvent, souligne Émilie Auger, « une volonté de rompre avec un modèle de société qui ne convient pas, pour tenter autre chose ». Patrice dit avoir été poussé par « un ras-le-bol général de la société, du travail et de la politique », partagé selon lui par « de plus en plus de personnes ». Le facteur économique du logement peut aussi jouer : à l'origine, Thomas voulait surtout « arrêter de jeter tous les mois de l'argent par la fenêtre dans un loyer ». Quant à Jean-Christophe, bientôt à la retraite, il voyait mal comment assumer les charges de sa grande maison sans dilapider le patrimoine qu'il aimerait transmettre.

Après cinq ans à bourlinguer, Laura et Thomas envisagent désormais de se poser. « À cinq avec les animaux, on commence à être un peu à l'étroit ! » Et de concrétiser d'autres projets : un potager, un atelier de bijoux, des enfants... Ils ne regrettent pas une miette de leur parenthèse nomade, sans cacher les



Que ce soit en voiture, en van ou en car aménagé, la vie sur roues continue d'attirer jeunes et moins jeunes motivés pour réinventer leur vie.

BUBLIKHAUS/STOCK.ADOBE.COM

difficultés qu'elle charrie. Pratiques, avec des pannes techniques, des galères de stationnement, de la promiscuité... « On est loin des photos Instagram où chaque matin tu te réveilles face à un paysage idyllique », s'esclaffe Laura.

Adopter le nomadisme implique aussi de réinventer son rapport au temps, au quotidien et aux relations : pour les couples, c'est se retrouver à passer toutes ses journées ensemble ; pour les familles, il s'agit de gérer à bord d'un espace confiné des problé-

matiques adolescentes - amitiés, amours ou scolarité... Mais ce sont aussi les relations avec la famille et les amis qui se transforment : le numérique maintient le contact, mais Nathalie et Luc constatent des différences qui se creusent avec les anciens amis, au profit d'une nouvelle communauté de copains nomades. Pour eux en tout cas, comme pour les Carapat, hors de question de rendre les clés du camion : leur vie nomade tient bien plus que ses promesses. ■

*Les prénoms ont été modifiés.

Dans mon camion, c'est ambiance colis-serré !

Nous transportons 3 fois plus de colis grâce au chargement optimisé de nos camions⁽¹⁾.

Flotte de près de 39 000⁽²⁾ véhicules électriques La Poste, 80 000 facteurs formés à l'écoconduite, et colis réutilisables⁽³⁾.

La Poste. Ça crée des liens entre nous.

Découvrez tous nos engagements environnementaux sur : laposte.fr/envoyer/colissimo-environnement

(1) par rapport à un chargement par conteneurs utilisé auparavant
(2) 886 véhicules électriques La Poste fin 2025
(3) emballages à destination de la France métropolitaine à l'exception du format XXL 10 kg



Nathalie (ci-dessus) et Luc ont vendu leur maison avec trois garages pour vivre de leurs économies dans les 25 mètres carrés de leur autocar aménagé.

Nolwenn Jaumouillé
Bièvres (Essonne)

Pour redonner du sens au travail et susciter des vocations agricoles, les Ateliers Icare promeuvent la polyactivité choisie.

Dans l'une des serres de la ferme de Gisy, à Bièvres (Essonne), Marie-Anne plante ce matin des choux pakchoi avec Quentin, salarié agricole, et Pierre, stagiaire. La bonne humeur règne malgré l'atmosphère humide et le vent glacial qui souffle sur l'exploitation maraîchère de 5 hectares, où poussent une cinquantaine de variétés de légumes bio et locaux. C'est le troisième vendredi que la jeune femme de 32 ans passe ici : jusqu'alors bénévole, elle en devient salariée en temps partiel agricole, une journée par semaine, pendant quatre mois. Les autres jours, elle poursuit son activité d'ingénieur dans l'entreprise de BTP dont elle est associée. Cette possibilité, ce sont les Ateliers Icare qui la lui donnent. L'association, créée en 2020 par d'anciens ingénieurs d'Airbus, promeut la polyactivité choisie, en mettant en relation les entreprises et les structures bénéficiaires, dont l'activité répond à des besoins vitaux.

L'enjeu premier est de «réconcilier travail et écologie, d'accompagner les reconversions collectives et la diversification d'activités des entreprises, en réfléchissant les activités polluantes vers des secteurs essentiels et de subsistance», explique Frédéric Berthelot, cofondateur de l'association. Après une phase de bénévolat, celle-ci a lancé en 2025 le dispositif sous sa forme rémunérée : l'entreprise prend en charge 70 % du salaire de la journée à la ferme (payée au smic) et cette dernière 30 %.

En cette fin d'hiver, le rythme s'est calmé mais le pic d'activité approche, l'arrivée de Marie-Anne est bienvenue. Trouver des fermes agroécologiques disposées à accueillir des polyactifs n'est pas le plus compliqué. Nicolas et François, les deux fondateurs de la ferme de Gisy en 2022, ont été séduits par le principe : l'idée de susciter des vocations agricoles était déjà au cœur du projet agricole de ces deux reconvertis. «Nous voulions dé-



Ingénieur dans le BTP, elle travaille un jour par semaine dans une ferme

Encadrée par Quentin, salarié de la ferme de Gisy, à Bièvres, Marie-Anne plante des choux pakchoi. NOLWENN JAUMOUILLE

velopper un concept similaire, mais il y avait des freins juridiques et administratifs : là, on a une structure qui prend cet aspect en charge», souligne François. Si la ferme a l'habitude d'accueillir des woofers et des stagiaires, «intégrer un polyactif salarié est un peu différent : c'est un coût pour nous, il faut que la personne soit autonome sans être là tous les jours», ajoute Nicolas. Sans mécanisation ni outils complexes, l'activité maraîchère s'y prête néanmoins plutôt bien : «En quelques minutes on peut m'expliquer une tâche qui va m'occuper pendant deux ou trois heures», affirme Marie-Anne. La durée du contrat - de quatre à six mois - doit par ailleurs permettre, sans être trop engageante pour les deux parties, d'offrir un vrai retour sur investissement.

« Des expérimentations devraient débuter cette année dans d'autres secteurs, culturel, médico-social, Ehpad, bâtiment et agroalimentaire »

Frédéric Berthelot
Cofondateur des Ateliers Icare

Si les Ateliers Icare se concentrent aujourd'hui sur l'agriculture, «l'objectif à terme est d'aller vers tous les secteurs que l'on peut mettre derrière la notion de communs», explique Frédéric Berthelot. «Des expérimentations devraient débuter cette année dans d'autres secteurs, culturel, médico-social, Ehpad, bâtiment et agroalimentaire».

Outre l'enjeu écologique, la polyactivité répond à la perte de sens croissante associée au travail. «Sur les douze polyactifs salariés en 2025 et 2026, la majorité a entre 30 et 45 ans : après avoir commencé à travailler, ils questionnent le système ou le rapport au travail, veulent du contact avec le vivant et le concret, sans forcément lâcher leur activité». C'est le cas de Marie-Anne, qui n'envisage pas de se reconverter mais aimerait garder cette dimension agricole à long terme. «J'aime mon travail, mais je suis en ville, je travaille à construire du béton, la proximité avec la nature me manquait.» Curieuse et touche-à-tout, elle cherche un équilibre différent et le moyen de «se reconnecter de façon concrète, pas juste théorique, à la source de notre alimentation», d'autant qu'elle est issue d'un milieu agricole.

Convaincre les employeurs

Étant son propre patron, elle n'a pas eu à négocier ce nouveau rythme avec sa hiérarchie, mais embarquer les entreprises est le premier défi qui se pose aux Ateliers Icare. Seules trois jusqu'ici, dont Les Alchimistes (entreprise de collecte de déchets alimen-

taires), ont adhéré à la démarche. Les principales réticences tiennent à «l'équité avec les autres salariés» et au «coût de la contribution au salaire agricole». Pour les toucher, l'association mise moins sur la responsabilité sociale des entreprises, qui manque de poids stratégique, que sur les ressources humaines : «l'enjeu d'innovation sociale leur parle : comment fidéliser, écouter et proposer des choses différentes» afin de leur faire comprendre l'intérêt à long terme de favoriser le bien-être au travail, de limiter les burn-out et le turnover.

«Le but n'est pas que les salariés soient à 120 %» et l'association «insiste auprès des entreprises sur le fait que le passage aux 4/5 doit s'accompagner d'une baisse de la charge de travail». Dans les faits, admet Frédéric Berthelot, difficile de s'en assurer, en particulier pour les postes de travail. Habitée à organiser son travail en autonomie, Marie-Anne ne perçoit pas ce rythme plus dense comme un problème : à ce stade, il reste compatible avec sa vie personnelle, et lui offre cette précieuse «bulle d'air» hebdomadaire. ■

Des terrains d'aventure développent la créativité des enfants

À rebours de la tendance «no kids», ces espaces de jeu non aménagés entendent encourager l'autonomie et l'activité libre des plus jeunes dans l'espace public.

Une scie à la main, Ranim, 12 ans, découpe des planches pour sa cabane en palettes. Depuis le début des vacances, l'adolescente vient presque tous les jours : dans ce quartier prioritaire de la politique de la ville à Pont-de-Claix, près de Grenoble, un bout de prairie au pied des immeubles a été investi le temps de l'été par un «terrain d'aventure». Imaginé au Danemark il y a un siècle avant de s'étendre en Europe à partir de 1950, son principe est de proposer dans l'espace public un terrain de jeu libre sans aménagement préalable.

En déclin ces dernières décennies, le concept connaît depuis dix ans un renouveau en France sous l'impulsion des Ceméa (Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active), pour répondre à l'effacement des têtes blondes dans des rues inadaptées à leur réalité et contrer le phénomène des «enfants d'intérieur» : une expression forgée par deux géographes néerlandais pour désigner le déclin du temps qu'ils passent en extérieur et en autonomie - du fait entre autres de la place croissante de la voiture en ville,

du rôle des écrans et d'une perception du risque accrue chez les parents. S'ils prennent des formes différentes, les terrains d'aventure ont en commun des principes de gratuité, d'ouverture à tous sans restriction d'âge et d'accessibilité sans inscription. Selon les cas, ils fonctionnent soit pendant les vacances scolaires soit un ou deux jours par semaine, en général du printemps à l'automne.

Comme chaque participant - y compris les adultes - Ranim a dû passer un «permis de bricoler» pour pouvoir utiliser les outils mis à disposition par les animateurs qui veillent sur le lieu. Elle peut s'en servir pour réaliser des constructions avec les matériaux de récupération mis à disposition. Mais bricoler n'est pas obligatoire : «les visiteurs peuvent aussi rien faire, regarder ou s'occuper autrement en lisant, en dessinant», explique Jean-François Trochet, coordinateur du terrain d'aventure de Pont-de-Claix.

Dans le Val-de-Marne, Susan Bricaud s'approprie avec son association d'éducation populaire Tous les maquis à en lancer un à son tour : «il y aura



« On voit se reformer une microsociété. Petit à petit, on crée un espace démocratique autogéré, dont les enfants peuvent se sentir citoyens »

Théo Larriveau Dirigeant
au Ceméa Bourgogne-Franche-Comté

aussi un potager expérimental, dont la logique sera la même que pour le bricolage». L'idée étant qu'à rebours des parcs aseptisés urbains conçus par les adultes, les enfants pensent leur propre espace de jeu et l'investissent comme bon leur semble. Ranim apprécie cet espace de liberté : «je me sens bien ici, je suis tranquille, je m'échappe un peu de ma famille». Si les adultes sont les bienvenus, «ils doivent comprendre

Imaginé au Danemark il y a un siècle, les terrains d'aventure connaissent un regain d'intérêt depuis dix ans.

ANTOINE BOUREAU

qu'ils ne sont pas là pour intervenir ou expliquer quoi que ce soit aux enfants», poursuit Gurvan Bricaud.

Cette démarche d'appropriation demande un peu d'acculturation, explique Théo Larriveau, du Ceméa Bourgogne-Franche-Comté, car «les enfants sont habitués à ce que les animateurs leur proposent des activités et qu'elles soient cadrées». Mais au fur et à mesure, a-t-il pu observer, «on voit se reformer sur le terrain d'aventure une microsociété, du statut primaire de la construction d'objet à la prise de responsabilité et d'initiative (tenir le magasin, par exemple) en passant par les conflits autour de la propriété privée. Petit à petit, on crée un espace démocratique autogéré dont les enfants peuvent se sentir citoyens». L'idée est aussi de générer un espace de rencontre et de cohésion sociale dans des zones qui en manquent - que ce soit pour des raisons sociales et urbaines dans un quartier prioritaire de la ville, ou du fait d'un isolement géographique en zone rurale, «où il faut souvent faire 30 ou 40 minutes de voiture pour aller au cinéma», explique Théo Larriveau, qui a lancé un terrain d'aventure itinérant dans sa région. ■

N.J. À PONT-DE-CLAIX (ISÈRE)



Comment Saint-Gobain répond aux enjeux de la construction durable

Le secteur du bâtiment représente environ 34 % des émissions mondiales de CO₂. Dans un contexte d'urbanisation croissante – près de 70 % de la population planétaire pourrait vivre en ville d'ici 2050 –, la transformation des modes de construction apparaît comme un levier clé de la transition écologique.

Alors que l'urbanisation s'intensifie, le groupe Saint-Gobain a présenté « Lead & Grow », un plan stratégique qui met l'accent sur le développement de solutions de construction plus durables. Présent dans 80 pays, le groupe intervient à toutes les étapes des projets, de la conception à la mise en œuvre, auprès d'acteurs publics et privés, dans le résidentiel, non-résidentiel et les infrastructures. En tant que leader mondial de la construction durable, Saint-Gobain est idéalement placé pour répondre, avec ses solutions complètes, innovantes et durables, aux vastes enjeux du secteur de la construction.

Accompagnement sur mesure, matériaux bas carbone et circularité

Le Groupe accompagne ses clients – architectes, maîtres d'œuvre, collectivités – sur l'ensemble du cycle d'un projet, de la conception à la livraison, en intégrant conseil, logistique et outils digitaux. Cette approche se double d'une évolution dans la conception même des produits : ils incluent désormais une part significative de matières recyclées. « Chez Saint-Gobain, la laine de verre intègre entre 60 et 90 % de contenu recyclé, détaille Pascal Eveillard, directeur de la construction durable chez Saint-Gobain. En Finlande, la substitution du gaz naturel par du biogaz a permis de produire la laine de verre à l'empreinte carbone la plus faible au monde. » Pour le Village des athlètes des Jeux olympiques de Paris 2024, le Groupe a fourni des cloisons conçues pour être démontées et réutilisées, illustration concrète de ce que peut devenir la construction à l'avenir. Le projet eHome2 confirme cette trajectoire en validant sur prototypes des maisons conformes au futur standard britannique, qui exige une réduction de 80 % des émissions de CO₂ par rapport aux logements actuels⁽¹⁾.



Plus de 80% du bâti de demain est déjà construit

Un constat s'impose dans le secteur : la grande majorité des bâtiments qui existeront en 2050 sont déjà debout aujourd'hui. La rénovation énergétique apparaît donc comme un levier prioritaire pour réduire les émissions du secteur tout en améliorant le confort pour les occupants. Saint-Gobain en a fait l'un des piliers de Lead & Grow, avec une offre couvrant l'ensemble des segments – résidentiel,

non-résidentiel et infrastructures. Ses solutions extérieures (toiture, façade, vitrage) se combinent à ses solutions intérieures (isolation, cloisons, plafonds), et sont associées à une offre riche dans la chimie de la construction, levier critique de différenciation et de valeur pour la construction durable. Le but : offrir une réponse globale à chaque projet. Selon Saint-Gobain, une rénovation globale en France peut réduire jusqu'à 70% la facture énergétique d'un logement⁽²⁾. En parallèle, le

Groupe a déjà réduit ses propres émissions de 34 % par rapport à 2017 (scopes 1 et 2) et vise une baisse de 40 à 45 % d'ici 2035, en ligne avec son engagement net zéro carbone pour 2050. Pour un secteur qui pèse lourd dans la balance climatique, chaque décision de construction ou de rénovation est aussi un acte environnemental.

(1) Source : Saint-Gobain, « eHome2, un anniversaire couronné de succès », 20 février 2024.
(2) Source : Saint-Gobain, CP du 6 octobre 2025, « Nouveau plan stratégique : Lead & Grow ».



La rénovation énergétique est souvent présentée comme une priorité, mais elle peine encore à s'imposer à grande échelle. Pourquoi ?

La rénovation énergétique progresse et ses nombreux enjeux commencent à être bien compris : réduction des émissions de CO₂ des bâtiments, amélioration du confort et du bien-être des habitants, baisse des consommations d'énergie, renforcement de la sécurité énergétique et valorisation du patrimoine. Mais plusieurs obstacles restent à lever. Le premier est lié à la méconnaissance des bénéfices positifs et concrets de la rénovation. Le second, à la complexité des dispositifs d'aides, qui manquent de stabilité et de lisibilité. Cela ralentit les projets des particuliers comme des professionnels. Troisième obstacle : le sujet du financement. Des solutions adaptées pourraient faciliter

Trois questions à Pascal Eveillard, directeur de la Construction durable chez Saint-Gobain

« Rénover, c'est à la fois réduire les émissions de CO₂ des bâtiments et améliorer le confort et le bien-être des habitants »

« Saint-Gobain répond aux attentes et exigences de secteurs variés. Par exemple, l'éducation ou l'hôtellerie accordent une attention croissante au confort acoustique et à la qualité de l'air intérieur. »

le passage à l'acte. Et enfin, pour soutenir la massification de la rénovation, il faudra former davantage de spécialistes.

Vous montez en puissance sur les segments non-résidentiel et infrastructures. En quoi ces marchés sont-ils devenus stratégiques pour la construction durable ?

Ces marchés présentent des besoins spécifiques et en forte évolution. Dans les infrastructures, les contraintes techniques sont élevées, notamment

pour les ouvrages comme les ponts ou les tunnels, qui doivent résister durablement aux intempéries et à de très importantes sollicitations, tout en conservant leurs performances dans le temps. Pour répondre à ces exigences, Saint-Gobain a développé une offre complète dans la chimie de la construction les adjuvants et additifs qui améliorent la performance des matériaux. Autre exemple aux spécificités bien particulières, qui s'est vite transformé et dont le développement s'accélère : les data centers. Saint-Gobain apporte des solutions de construction modulaire et légère, alliant rapidité d'exécution et flexibilité, qui répondent aux besoins en isolation thermique et en gestion des flux d'air. D'autres secteurs accordent une attention croissante au confort acoustique et à la qualité de l'air intérieur, tels que l'éducation ou l'hôtellerie. Ces critères prennent une place plus importante dans les projets de construction et de rénovation. Pour les remplir, Saint-Gobain dispose d'une offre complète de solutions.

Saint-Gobain est partenaire de ChangeNOW et accueille trois start-up sur son stand. Quelle est la philosophie du Groupe vis-à-vis de l'innovation ouverte et comment ces partenariats s'intègrent-ils dans votre offre ?

Les partenariats avec des start-ups servent à explorer de nouvelles approches et à accélérer le développement de certaines technologies, parfois de rupture. Ces collaborations reposent sur une logique gagnant-gagnant, portée par Nova, l'entité de capital-risque de Saint-Gobain. Dans ces échanges, le Groupe enrichit son expertise tandis que les jeunes pousses bénéficient de son soutien pour se développer à grande échelle. Nous collaborons par exemple avec Ecoem, qui a élaboré un procédé innovant de ciment bas carbone. Cet écosystème d'innovation permet au Groupe d'accélérer concrètement sa trajectoire vers une construction toujours plus responsable.



Depuis huit ans, le cheval Peyo rend visite dans leur chambre aux malades atteints de cancer, au centre hospitalier de Calais.

UNIVERSAL STUDIOS

Et soudain résonne dans les couloirs du centre hospitalier Techer, à Calais, un bruit de sabots équins... Il faut avoir été prévenu qu'un cheval allait passer visiter les malades des soins palliatifs pour ne pas croire à un contresens auditif. À cette première surprise vient s'en ajouter une seconde: l'apparition de Peyo, étalon à la robe alezan, se promenant familièrement dans ces espaces ouatés qu'il semble bien connaître. Crinière hachurée en fines tresses, poils étrillés, sabots curés, couverture à son nom... Le pur-sang de race barbe est sur son 31. Il doit ces coquetteries à Hassen Bouchakour, son dresseur. Cet homme qui sait trouver le ton juste entre la jovialité et la discrétion qu'exigent les lieux le tient sous sa longe depuis treize ans.

« Une fois que Peyo a senti une faiblesse chez un humain, il déploie à son égard un instinct très protecteur », explique-t-il. Pour autant, ça n'est pas de l'empathie telle que nous la concevons, insiste-t-il, en récusant toute tendance au romantisme anthropomorphe. Il n'a pas de pitié particulière ni de jugement. Selon Francis Stuck, spécialiste du langage équestre, chaque humain dégage une énergie magnétique que le cheval ressent. Peyo serait donc particulièrement sensible à l'abaissement des vibrations de cette énergie chez les personnes vulnérables. « Par ailleurs, on peut supposer que son sens olfactif très développé lui permet de sentir la maladie », hasarde-t-il.

Ces qualités ont attiré l'attention du réalisateur Thomas Balmès et des studios

Peyo, le cheval qui murmure à l'oreille des malades en soins palliatifs

Henri de Lestaps Calais

Mis en lumière dans le film « À demain sur la lune », ce cheval à la sensibilité exacerbée détecte les malades et les soutient par ses visites à l'hôpital. Émotion garantie.

Universal. Trois ans de travail ont donné le film *À bientôt sur la lune*, sorti en février en salles. Il met en avant Amandine, 39 ans, mère de deux enfants et atteinte d'un cancer terminal, à qui on a donné un an à vivre. Cette dernière s'est courageusement prêtée au jeu de ce sobre documentaire. « Elle souhaitait laisser cela à ses enfants », souligne le réalisateur.

Jugé irrécupérable...

Cette particularité a fait de Peyo un animal prisé par l'hôpital de Calais. Il rentre à petits pas dans les chambres, va voir les malades atteints de cancers sans qu'il faille le guider et reste quelque temps avec eux, en se risquant parfois à leur faire quelques papouilles du bout du museau. « Peyo a même tendance à aller voir les malades les plus avancés; je le laisse choisir les chambres ». Depuis maintenant huit ans, lorsqu'il n'est pas en tournée de spectacles, Hassen Bouchakour mène donc « Docteur Peyo », tel qu'il est surnommé dans le service, effectuant des visites. « La première fois que je l'ai vu ici, j'étais d'autant plus per-

plexé que je ne suis pas très à l'aise avec les chevaux, se rappelle le docteur Cécile Baelen-Techer, cheffe du service. Finalement, ça s'est toujours bien passé. Nous notons une baisse d'anxiété chez les patients qui demandent à le voir. Ils vivent un moment hors de la maladie », ajoute-t-elle.

Le personnel soignant s'y est également habitué et trouve que le bruit des sabots dans les couloirs est apaisant. « Il est arrivé que sa présence débloque la parole chez des patients », constate Delphine Lavie, aide-soignante. Il fait baisser leur anxiété. Cela se répercute jusque dans les doses de médicaments que nous administrons ». L'aide-soignante se souvient même du cas d'un patient alité de longue date, qui après le passage de Peyo s'était levé une toute dernière fois pour effectuer quelques petits pas de danse. Elle confirme aussi le caractère protecteur du cheval, qui sans brusquerie, lui fait parfois sentir qu'il ne souhaite pas sa présence dans la chambre. « Dans ce cas-là, je me retire et le laisse avec le patient, que je retrouve finalement apaisé et souriant », observe-t-elle.

De son côté, Hassen Bouchakour échange avec les malades en gardant toujours un œil attentif sur son cheval. C'est au fil de ses spectacles qu'il a peu à peu décelé ses capacités surprenantes. Alors qu'il menait Peyo auprès du public à la fin des représentations, il remarqua que l'animal s'arrêtait à côté des personnes fragiles. Un jour, il se tournait vers un enfant atteint d'un cancer. Un autre, il venait appuyer sa tête sur le chemisier d'une femme amputée d'un sein. Convaincu par un médecin, l'homme de scène a finalement mené son artiste à l'hôpital, en se prêtant lui-même volontiers à l'exercice de la visite. « À l'écurie, Peyo n'est pas du tout le même, confie-t-il. Exclusif, il se laisse difficilement caresser et peine à partager le même box d'un autre cheval. Il présente des symptômes que l'on pourrait comparer à de l'autisme ».

Hassen Bouchakour a acheté Peyo à un éleveur qui n'en voulait plus. Associable et capricieux, l'équidé était remis au rang des irrécupérables. Il a fallu près d'un an à son maître pour comprendre qu'il devait être dressé avec des méthodes bien différentes des autres. Le dédicé s'est opéré alors qu'il s'appretait à son tour à s'en débarrasser. « Il a une hypersensibilité qu'il doit exprimer spontanément », insiste le dresseur, encore surpris de l'intime relation qu'il est parvenu à lier avec ce cheval, aujourd'hui âgé de vingt ans. Dans le film, Peyo tient un rôle secondaire et reste une demi-énigme pour le spectateur. Peut-être est-ce une façon de lui laisser cette part de mystère que même son maître peine à percer... ■

Des légumes bio sur ordonnance pour les femmes enceintes

Caroline de Malet

Après Strasbourg, plusieurs villes distribuent des paniers de végétaux sains et animent des ateliers pour sensibiliser les futures mères à leur alimentation.

Et si toutes les futures mères étaient protégées des pesticides et limitaient leur exposition aux perturbateurs endocriniens? Certains en ont rêvé, Strasbourg l'a fait, du moins essayé. L'idée de proposer des légumes bio et locaux aux femmes enceintes revient à Alexandre Feltz, alors adjoint à l'ancienne maire de Strasbourg en charge de la santé. Médecin généraliste et enseignant à la faculté de Médecine de la capitale alsacienne, ce dernier a également été un pionnier du sport sur ordonnance.

Depuis 2022, toute femme enceinte de la ville peut se voir prescrire, par son médecin, généraliste, gynécologue ou sage-femme, un panier gratuit de 3 kilos de fruits et légumes et légumineuses bio chaque semaine, à retirer dans les locaux d'associations partenaires. Et ce pendant deux à sept mois, une durée variable selon le quotient familial. Deux ateliers collectifs de sensibilisation et d'information font également partie du programme. L'idée est de sensibiliser les futures mères à l'importance de l'alimentation pour leur santé et celle de leur bébé, de l'équilibre nutritionnel à la cuisine des

produits de saison, en passant par la lecture des étiquettes. Mais pas seulement : les perturbateurs endocriniens, susceptibles de favoriser des pathologies comme le cancer, ne sont pas limités à la cuisine. Ils sont partout: poêles antiadhésives, biberons (avec le bisphénol), contenants en plastique mais aussi détergents ou encore cosmétiques. Un autre atelier les aide à les éliminer de leur quotidien et à trouver des alternatives.

Trois mille futures mamans ont ainsi bénéficié de ce programme depuis sa mise en place. « Quand on touche 10 % d'une cible en santé publique, c'est déjà assez exceptionnel. Là on atteint 30 % ! », ne peut s'empêcher de s'exclamer Alexandre Feltz. Et les résultats semblent au rendez-vous, si l'on en croit une enquête menée par la ville. 93 % des bénéficiaires ont déclaré un changement d'habitudes au sein du foyer suite à cette expérience, impliquant dans 82 % des cas le conjoint et pour 37 % d'entre elles leurs enfants. Ainsi d'Inès : « Je m'estimais bien informée mais j'ai réalisé que j'avais encore beaucoup à apprendre. Je vais remplacer mes poêles antiadhésives par d'autres en inox, qui ne contiennent



Le dispositif mis en place en 2022 à Strasbourg se double d'ateliers d'information sur la nutrition et les perturbateurs endocriniens.

MARTIN/ISTOCK/ADOBE.COM

pas de PFAS ». 94 % des répondantes ont maintenu ces nouvelles habitudes après la naissance de leur enfant et elles sont autant à projeter de mettre à jour leurs connaissances sur les questions d'alimentation et de santé environnementale après le dispositif.

La ville de Rennes s'en est inspirée avec son programme « Paniers bio et locaux », en mettant l'accent sur le caractère local des produits. Avec également une durée variable, selon les re-

venus, « afin d'éviter les effets d'aubaine » pour les foyers les plus aisés ayant les moyens de s'offrir du bio, explique Yannick Nadesan, adjoint au maire en charge de la santé de l'agglomération bretonne. Les ateliers sont aussi l'occasion d'expliquer aux intéressées comment et où se procurer des aliments produits en agriculture biologique à coût réduit, comme dans le réseau Vrac, par exemple, souligne ce dernier. Une donnée importante, surtout dans la période d'arrivée d'un nouvel enfant dans un foyer.

« Au-delà de la santé infantile, qui fait partie de nos priorités, cela permet également de soutenir les producteurs locaux, notamment en agriculture biologique »,

souligne celui qui préside également le réseau français des Villes Santé. Ce dernier compte 116 communes s'étant engagées à mettre en œuvre le programme Villes Santé initié par l'OMS en 1987. Une démarche préventive qui s'inscrit dans la droite ligne de l'approche « One health » (« Une seule santé ») de l'OMS, qui considère comme indissociables la santé humaine et celle de la planète.

Généraliser le dispositif

Les instances sanitaires ne s'y sont pas trompées, le dispositif étant en grande partie financé à Strasbourg par l'Agence régionale de santé Grand est (70 000 euros) et le régime local d'Assurance maladie (35 000 euros) sur un budget annuel de 625 000 euros.

L'initiative fait des émules, notamment dans le grand ouest. La commune de Terres-de-Haute-Charente, le Grand Angoulême avec ses « Paniers jeunes pousses » et même de plus petits communes comme Lons-le-Saunier (Jura), Chizé (Deux-Sèvres), Murs-Erigné, près d'Angers (Maine-et-Loire) ou la communauté de communes de Cœur d'Ouestrenne, près de Douai (Nord-Pas-de-Calais) se sont également lancées dans des programmes comparables. Et de nombreuses autres villes ont manifesté leur intérêt. Plusieurs candidats en ont même fait un argument de campagne dans le cadre des élections municipales. La députée de la première circonscription du Bas-Rhin Sandra Regol a quant à elle déposé une proposition de loi pour étendre le dispositif au niveau national. ■

Les Bobos à la ferme, un tiers-lieu qui réinvente le répit pour les aidants

Caroline de Malet Envoyée spéciale à La Madelaine-sous-Montreuil (Pas-de-Calais)

Ce site unique, fondé par un couple ayant été touché par le handicap, accueille des familles confrontées aux mêmes difficultés afin de les soulager, pour une journée ou des vacances.

Ce qui frappe, en arrivant, c'est la joie de vivre. Loin de l'idée qu'on s'en faisait, du pathos et du cadre aseptisé des établissements médico-sociaux. Ici, tout le monde semble heureux de profiter de bons moments, non seulement pour rompre le quotidien mais surtout dans un environnement chaleureux et accueillant. Nous sommes aux Bobos à la ferme. Ce tiers-lieu est né à l'initiative d'Élodie d'Andréa et Louis Dransart, au moment de la naissance en 2015 de leur fille Andréa, atteinte d'une maladie dégénérative rare.

Quand ils ont perdu leur travail et n'ont plus pu payer leur loyer parisien, ils ont peu à peu retapé cette ferme, pierre par pierre, avec l'idée de profiter au maximum de leur fille dans les meilleures conditions. Aujourd'hui, les quatre gîtes douillettes à la décoration soignée portent le nom de leurs enfants: Andréa, décédée à huit ans, Nina (celle qu'ils n'ont pas eue), Ysé (5 ans) et Abel (3 ans). S'y ajoute un studio à l'étage, lui aussi ouvert à tous publics, que ce soit des familles monoparentales, des personnes âgées ou tout un chacun. Car l'esprit du lieu est de ne pas enfermer ses occupants dans le handicap, pour les sortir de l'isolement qui l'accompagne souvent.

Nous retrouvons Solal, en séjour dans le gîte Ysé avec sa famille. Pendant qu'il prend son goûter, ses deux frères, Eloan, 11 ans, et Noham, 8 ans, font le récit enjoué des derniers jours sur la Côte d'Opale, parsemé des éclats de rire de leur frère: tous ensemble, ils ont fêté ses dix bougies et sont allés voir les phoques à Berck-sur-Mer, à une petite demi-heure de la Madelaine-sous-Montreuil (Pas-de-Calais), où les Bobos ont posé leur valise. Mais la veille, c'est sans lui qu'ils sont allés visiter Nausicaa. «Auparavant, on se caillait sur ses possibilités. Mais il nous aurait été impossible de faire cette sortie en quatre heures avec lui», assure sa mère, Lætitia.

Travail à mi-temps depuis un burn-out

Pendant ce temps, Solal a fait une séance Snoezelen. «Il a adoré!», s'exclame Eloan, pressé de tester à son tour cet espace multisensoriel. Cette après-midi-là, les trois frères, liés par une grande complicité, ont donc joué ensemble, notamment à attraper des avions en papier projetés au sol. Avant que Solal, fatigué, ne se repose, avec sa relayeuse Agnès, dans une bulle de douceur, sur le grand lit rempli de coussins et accessoires stimulant les sens, en mousse ou textile. Le tout en tripotant une balle à picots colorée et en s'enroulant dans des filaments fluorescents, donnant l'illusion d'évoluer dans les fonds sous-marins projetés au mur.

Quand Solal retrouve sa maman, c'est avec des gestes d'une grande tendresse, tête contre tête. «Quand il est né, j'ai tout de suite compris que la communication avec lui devait passer par le tactile, de la tête aux pieds», explique sa mère. Atteint de trisomie 20 partielle, avec surdi-cécité, Solal est un cas unique au monde. On ne sait pas où on va, c'est l'inconnu. Mais en grandissant, on a développé d'autres formes de communication». Passer ses vacances aux Bobos à la ferme est un vrai soulagement pour cette famille originaire de Rouen. Lætitia, qui travaillait auparavant aux quatre cinquièmes, est passée à mi-temps depuis un burn-out. «Nous avons la chance qu'il soit en institut médico-éducatif (IME) trois jours par semaine mais les deux autres jours, je regroupe tous les autres rendez-vous, comme ceux à l'hôpital, l'orthophoniste, l'ergothérapeute à domicile ou la médiation animale», explique-t-elle.

Nous retrouvons ensuite Enzo. En cette belle journée ensoleillée de mars, deux poussettes se promènent sur le chemin du marais côte à côte. Elles traversent la Canche par un petit pont au bout duquel des cygnes les accueillent. Si Louison, dix-huit mois, profite de la balade, accompagné par Aurélie, bénévole, Enzo, son frère âgé de huit ans et demi, a dormi une grande partie du



Solal (à droite), atteint de trisomie 20 partielle, joue avec ses frères dans l'espace multisensoriel, avant de s'allonger dans une bulle de douceur, sur le lit stimulant les sens.

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

temps. «Il est fatigué car il a fait une crise d'épilepsie après le déjeuner», explique Annabelle, qui s'occupe de lui pour la journée. De fait, Enzo est atteint de lisencéphalie, plus communément appelée trouble du «cerveau lisse» (dénudé de sillons), entraînant un polyhandicap lourd. Il ne marche pas, est hypotonique, ne tient pas sa tête et est nourri par sonde gastrique.

Ce qui ne l'empêche pas d'offrir des grands sourires à sa relayeuse Annabelle, comme on peut le constater sur les photos qu'elle a prises le matin même. Cette parenthèse sans enfants a permis à ses parents de se retrouver un peu. Et le lendemain, tandis qu'Enzo profitera de l'accueil de loisirs que la Maison des parents aidants propose tous les mercredis aux enfants, porteurs de handicap ou non, de la région ou en vacances, le couple ira visiter la ville voisine, Montreuil-sur-Mer, et sa citadelle, accompagné de son frère Louison.

«Avoir tout ce dont on a besoin sur place, comme un logement adapté PMR, un lit médicalisé, un lève-personne ou encore un lit douche, comme à la maison, nous facilite la vie. Et le fait qu'une personne dédiée nous aide à organiser le séjour, en nous proposant différentes activités, et nous accompagne dans les demandes de subventions, nous soulage d'une importante charge mentale», explique Clémentine, la maman d'Enzo. «Auparavant, nous portions en logement non adapté mais maintenant qu'il grandit, cela devient plus compliqué de le porter», confie-t-elle. D'ailleurs, depuis que la famille a passé son premier séjour aux

Bobos à la ferme l'été dernier, elle n'était pas partie en vacances. Et ce ne sont pas les cinq heures de route depuis leur domicile du Maine-et-Loire qui le rebutent. Mais, ajoute la mère de famille, «on sait qu'on ne partira pas en vacances l'été prochain car on n'a droit à des aides qu'une fois par an, d'après ce que j'ai compris».

Certains recherchent tout simplement à assouvir des besoins essentiels. À l'instar de «cet homme qui, après un AVC, est arrivé aux Bobos en affirmant : c'est la première fois depuis huit mois que je dors avec ma femme et que je prends une douche», se souvient, ému, Louis Dransart. Leur chambre étant à l'étage à leur domicile, l'homme passait ses nuits dans le canapé et ne pouvait pas lever le pied pour intégrer le bac de douche.

«Avoir tout ce dont on a besoin sur place, comme un logement adapté PMR, un lit médicalisé, un lève-personne ou encore un lit douche, comme à la maison, nous facilite la vie»

Clémentine

Maman d'Enzo, enfant polyhandicapé

Le must, sur place, reste tout de même la salle handibainée, comprenant un spa de huit personnes, accessible si besoin via un lève-personne. De quoi complètement lâcher-prise. Ces moments de bien-être sont particulièrement prisés des enfants en soins palliatifs, comme Inès ou Romie, que nous devons rencontrer il y a quelques mois. Las, leurs séjours respectifs ont été annulés en raison de leur hospitalisation. «Nous voulons donner toute la tendresse que nous n'avons pas eue quand nous en avions besoin», synthétise Élodie.

Pour le personnel aussi, ce cadre de travail tranche avec le milieu médical aseptisé, aux cadences infernales. «Ce qui me plaît le plus, c'est qu'à la fin du séjour, on a l'impression de faire partie de la famille, confie Annabelle, aide-soignante de formation, qui a commencé à se mettre au service des familles – par l'intermédiaire de la structure – comme relayeuse, après avoir fait un burn-out quand elle travaillait à l'hôpital. Les parents d'Inès se marient en mai et je serai sa

relayeuse pendant le mariage. Dans les structures traditionnelles, on me reprochait d'être trop proche des patients et d'avoir trop d'empathie, ce qui était considéré comme non professionnel. Un comble, non?».

Manque de financements pérennes

Mais les gîtes ne sont qu'une partie de l'activité, la source de recettes. De l'autre côté de la route, la Maison des parents aidants, avec ses beaux volets jaunes, accueille les rendez-vous des papas, des concerts, barbecues et autres animations. Si l'on parle de tiers-lieu, c'est que Les Bobos à la ferme représentent un pôle d'animation important pour le petit village de 148 âmes. Et c'est loin d'être terminé. Une levée de fonds est en cours pour créer Boboland, 250 mètres carrés de jeux adaptés.

A terme, «notre objectif est également de pouvoir proposer la demi-pension voire la pension complète, et créer un espace de vie sociale pour les habitants de la région», affirme Élodie. Autant de développements que le tandem finance grâce à des partenariats publics et privés, notamment via des dons. «Sans notre acharnement, les Bobos à la ferme n'existeraient plus!», lance Élodie, dépitée de constater le manque de financements pérennes en France.

«Ce n'est pas un hasard si notre structure a été baptisée le Laboratoire de répit, car on teste des choses, lance Élodie. Mais il est surprenant que ce soit assimilé à de l'innovation, car la bienveillance devrait être normale». D'où l'intention des fondateurs d'essaimer à l'avenir dans d'autres régions. Car le couple, qui souligne que des familles viennent de toute la France pour passer leurs vacances chez eux, regrette que depuis dix ans la situation n'ait guère évolué pour ces dernières.

Pour Élodie et Louis, c'est maintenant l'heure de l'apéritif avec Chantal et Michel Huchette, qui occupent le gîte Abel avec leur fils Mario, trisomique de 38 ans. Alors que ces derniers projettent d'ouvrir à leur tour un lieu de répit à Rouen, ils vont en profiter pour recueillir leurs précieux conseils, après avoir déjà été formés par le duo, comme quarante autres porteurs de projets. La fondation La France s'engage, dont l'association est lauréate 2025, va aider Les Bobos à la ferme à développer cet axe formation. Les familles d'autres régions ne pourront que s'en réjouir. ■

Élodie d'Andréa et Louis Dransart, les fondateurs des Bobos à la ferme, développent la formation pour essaimer en France.

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO



L'Oréal Francia - SNC
30 rue d'Alsace 92300 Levallois-Perret
RCS : Nanterre 919 434 894

67%

des ingrédients de nos formules
sont d'origine végétale, minérale
ou recyclée*

*Données à fin 2025

Photographie retouchée

DECouvrez NOS
ENGAGEMENTS



Nous travaillons à limiter notre impact sur les ressources naturelles.

D'ici à 2030, nous visons à nous assurer que plus de 75% des ingrédients utilisés dans nos formules soient d'origine végétale, minérale ou issus de matériaux recyclés. C'est le cas des cellules natives de pivoine, utilisées dans Age Perfect Golden Age de L'Oréal Paris ou encore du Biotech Plankton™ de Biotherm, produits via un procédé biotechnologique dans notre usine Novéal de Tours.

L'ORÉAL